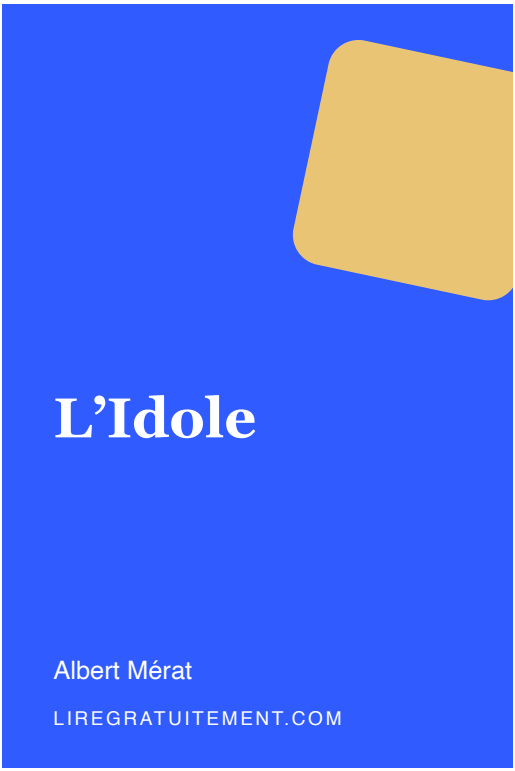


L’Idole (Albert Mérat)

Albert Mérat

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Prologue

Le vieux maître excellent de l'école lombarde
N'a certes pas créé ſes tableaux d'un ſeul jet,
Tant leur ſtyle abſolu témoigne du projet
De ne confier rien à la main qui haſarde.
La Joconde n'eſt point parfaite par mégarde :
Il achevait les yeux, la bouche, puis ſongeait,
Chaque ligne en ſon tour logique s'allongeait.
Et l'enſemble palpite & vit & vous regarde.

Àl'exemple du peintre inſigne, je voudrais
Saiſir tous les accents & rendre tous les traits
De la Femme, en laiſſant chacun une œuvre entière
Et, rattachant le tout d'un plaſtique lien,
Compoſer dans la forme, honneur de la matière,
Une grande figure au front olympien.

Le Sonnet des yeux

Le ſoleil des beaux yeux ne brûle que l'été.
Plus tard il s'affaiblit ; plus tôt, il faut attendre :
C'eſt un rayon d'avril, pâle encor & trop tendre,
N'échauffant que la grâce au lieu de la beauté.
Au ſolſtice de l'âge un inſtant arrêté,
C'eſt un feu qui ferait revivre un cœur en cendre
Une flamme dorant, avant que de deſcendre,
L'épanouiſſement de la maturité.

Pourtant, un jour plus doux tremble dans l'aube blanche ;
On dirait que du ſein de l'ombre qui l'épanche,
Myſtérieux, il garde encore de la nuit.
Le ciel profond n'a pas dépouillé tous ſes voiles ;
Parmi l'azur il ſemble oublier des étoiles,
Et dans les yeux de vierge une aube monte & luit.

Le Sonnet de la bouche

Ôlèvres, fleurs de ſang qu'épanouit le rire,
Frais calice du ſouffle & roſe du baiſer,
Où, malgré moi, revient mon rêve ſe poſer,
Si douces que les mots ne peuvent pas le dire
Lèvres, coupes d'amour après qui l'on aſpire,
Déſireux de l'ivreſſe & craignant d'y puiſer ;
Le buveur délicat a peur de vous briſer,
Et lentement avec extaſe vous attire.

Je veux tarir ma ſoif à vos calices clairs ;
À votre humide bord irradié d'éclairs
Je boirai comme on boit à l'eau d'une fontaine.
Verſez-moi la careſſe, irritante douceur,
Ô lèvres ! ſouvenir, eſpérance lointaine,
Dont je veux mordre encor la fragile épaiſſeur !

Le Sonnet des dents

Derrière l'épaiſſeur & le pur incarnat
Des lèvres, qu'en paſſant fait palpiter l'haleine,
On entrevoit les dents découvertes à peine,

Comme une aube à travers de frais rideaux grenat.
Ce n'eſt rien qu'un rayon, un filet délicat
Dans la bouche pourprée étincelante & ſaine ;
La parole les montre en blancheur incertaine ;
Le rire, plus ouvert, en révèle l'éclat.

Sous la ſuavité des lèvres amoureuſes,
Attirantes auſſi, vous luiſez dangereuſes.
Voluptueuſement vous nous bleſſez un jour,
Blanches dents ſans pitié, petites dents aiguës,
Qui déchirez le rêve, & faites que l'amour
Boit les baiſers ainſi que d'amères ciguës !

Le Sonnet du nez

Ouvert à la fraîcheur des roſes embaumées,
Le nez, ſuite du front claſſiquement étroit,
Se deſſine un peu grand, irréprochable & droit,
Dans la convention plaſtique des camées.
La plus belle parmi les mortes bien-aimées,
Cléopâtre, la reine à qui mon rêve croit,
Avait ce nez petit dont, mieux qu'un charme froid,
La grâce fit qu'Antoine oublia ſes armées !

J'aime encore le nez des Juives, pâle & fin,
Dont la narine roſe anime le confin
De la joue, & palpite & s'enfle ſenſuelle.
La colère le pliſſe & le dédain le tord,
Et l'on voit, frémiſſant tout entier dans ſon aile,
Le grand amour ſans peur, ſans meſure & ſans tort.

Le Sonnet du front

Ainsi que la lueur d'une lampe d'opale
Veillant dans une alcôve ou devant un autel,
Ainſi, rayon d'amour ou ſoupir immortel,
Le feu de la penſée éclaire le front pâle.
Ta lucide beauté ne connaît point le hâle,
Ni les molles langueurs des roſes de paſtel :
Et l'impeccable orgueil de tes lignes eſt tel
Qu'il faurait démentir les tortures du râle.

Àla fois tranſparence & reflet précieux,
Tu ſembles répéter la lumière des yeux
Dans ta blancheur d'hoſtie & ta rigueur de pierre.
Ton étroiteſſe eſt comme un abri délicat
(Car l'âme ne luit pas toute ſous la paupière)
Qui concentre & dérobe à peine ſon éclat.

Le Sonnet des cheveux

Le flot de ſes cheveux a baiſé le ſoleil :
Il en eſt demeuré rouge comme une aurore.
Il brille ſur la tête auguſte & la décore
Comme un ruiſſeau coulant dans un pays vermeil.
Les profonds cheveux bruns embaument le ſommeil ;
Les cheveux blonds ſont doux ; un miel exquis les dore ;
Mais les roux ſont plus beaux & plus puiſſants encore,
Et leur rayonnement aux flammes eſt pareil.

Ondes au cours puiſſant où mon déſir s'abreuve,
Ruiſſelez & roulez éparſes comme un fleuve,
Et faites à la chair un linceul endormant.

Je veux ſur le lit blanc des tièdes encolures,
Comme un noyé, comme un laſcif, éperdument
Plonger mes mains dans l'or vivant des chevelures.

Le Sonnet de l'oreille

Elles ſeraient la nacre au bord des coquillages
Si les nacres avaient ces humaines blancheurs ;
Elles ſeraient le roſe & le ſatin des fleurs,
Si les roſes vivaient aux barreaux des treillages.
Il ſemble qu'une fée, en de lointains pillages,
Ait pris leur éclat frais à toutes les fraîcheurs ;
Leur coloris eſt fait de toutes les couleurs,
Et la lumière y trace, exquiſe, des ſillages.

C'eſt la volute & c'eſt la conque ; c'eſt la chair
Devenue arabeſque avec ſon ourlet clair
Où préſide une loi d'harmonie ancienne ;
Et vous avez, malgré la date du ſculpteur,
Des airs de curieuſe & de Pariſienne
Qui ſait des mots & qui provoque le conteur.

Le Sonnet du cou

Un grain d'ambre fondant & roulant dans du lait
Ou la goutte de miel d'une abeille importune,
Un éclair de ſoleil dans un rayon de lune,
Un peu d'or ſous la peau pris comme en un filet,
Voilà les tons ſubtils du cou, ſi l'on voulait
L'avouer, que l'on ſoit blonde, châtaine ou brune.

Mais le contraſte fait la neige ſur chacune
Des épaules plus blanche, & le charme eſt complet.

Droit, il porte au repos, comme une fleur inſigne,
La tête, puis ſe penche onduleux ; & le cygne,
S'il avait cette grâce, aurait ce cou charmant ;
Puis ſe renverſe avec la bouche qui ſe pâme,
Et trahit, ſous l'effort d'un léger battement,
Dans ſa réalité le doux ſouffle de l'âme.

Le Sonnet des seins

L'éclosion ſuperbe & jeune de ſes ſeins
Pour enchaîner mes yeux fleurit ſur ſa poitrine.
Tels deux aſtres jumeaux dans la clarté marine
Palpitent dévolus aux ſuprêmes deſſeins.
Vous contenez l'eſprit loin des rêves malſains,
Nobles rondeurs, effroi de la pudeur chagrine !
Et c'eſt d'un trait pieux que mon doigt vous burine,
Lumineuſes parmi la pourpre des couſſins.

Blanches ſérénités de l'océan des formes,
Quelquefois je vous veux, ſous les muſcles énormes,
Géantes & crevant le moule de mes mains.
Plus frêles, meſurant l'étreinte de ma lèvre,
Vers la ſucceſſion des muets lendemains,
Conduiſez lentement mon extaſe sans fièvre.

Le Sonnet des bras

Ôla plus douce & la meilleure des careſſes !
Autour du cou deux bras enlacés ſimplement.
Premier mot du déſir, premier rêve d'amant,
Et premier abandon de toutes les maîtreſſes !
Puis vaincus & jetés parmi le flot des treſſes
Comme le fer tenace arraché de l'aimant ;
À l'ombre des rideaux le long apaiſement
Des ſuprêmes langueurs & des molles pareſſes.

Et quand, l'âme & les ſens raſſaſiés, l'eſprit
Clairvoyant vous regarde, il voit & vous décrit
Relevés & pareils aux anſes d'une amphore ;
Du poignet nu ſans vain bracelet de métal,
Et du coude où le blanc a des rougeurs d'aurore,
A l'épaule au parfum plus doux que le ſantal.

Le Sonnet des mains

Blanches, ayant la chair délicate des fleurs,
On ne peut pas ſavoir que les mains ſont cruelles.
Pourtant l'âme ſe ſèche & ſe flétrit par elles ;
Elles touchent nos yeux pour en tirer des pleurs.
Le lait pur & la nacre ont formé leurs couleurs ;
Un peu de roſe fait qu'elles ſemblent plus belles.
Les veines, réſeau fin de bleuâtres dentelles,
En viennent affleurer les plaſtiques pâleurs.

Si frêles ! qui pourrait redouter leurs careſſes ?
Les mains, filets d'amour que tendent les maîtreſſes,
Prennent notre penſée & prennent notre cœur.

Leur claire beauté ment & leurs chaînes ſont ſûres ;
Et ma fierté ſubit, ainſi qu'un mal vainqueur,
Les mains, les douces mains qui nous font des bleſſures.

Le Sonnet du ventre

Appuyé ſur les reins & ſur les contours blancs
Des cuiſſes, au-deſſous des merveilles du buſte,
Le ventre épanouit ſa tenſion robuſte
Et joint par une courbe exacte les deux flancs.
Les tiſſus de la peau ſont à peine tremblants
Du ſouffle qui deſcend de la poitrine auguſte ;
Et leur nubilité ſur les hanches s'ajuſte
Et s'y fond en accords ſuperbes & ſaillants.

Un enveloppement de careſſe ou de vague
En termine la grâce & deſſine un pli vague
Des deux côtés, ſur la solidité des chairs.
Au milieu, ſur le fond de blancheur précieuſe,
Le nombril, conque roſe & corolle aux plis clairs,
Entr'ouvre ſon regard de fleur ſilencieuſe.

Le Sonnet de la jambe

Comme pâlit la joue au baiſer de l'amant,
Une inviſible lèvre a touché la peau roſe
Aux chevilles ; le ſang glorieux les arroſe
Sans que leur neige en ſoit moins blanche ſeulement.
Voici qu'un peu plus haut le divin gonflement
De la chair ſemble un marbre où la ſève eſt encloſe.

Le genou ſouple règle à ſon gré chaque poſe
Et conduit l'action du pas ferme & charmant.

C'eſt la vigueur & c'eſt l'élan des chaſſereſſes ;
Ou, dans le geſte propre aux plaſtiques pareſſes,
La détente du grand repos oriental.
Et l'on ſonge à Diane, au front ceint de lumière,
Parmi ſes nymphes, près des ſources de criſtal,
La plus ſvelte, la plus ſuperbe & la première.

Le Sonnet du pied

Je veux, humiliant mon front & mes genoux,
Proſterné devant toi comme on eſt quand on prie,
Sous le ciel de tes yeux qui font ma rêverie,
Baiſer pieuſement tes pieds petits & doux.
J'étancherai, gardant tout mon déſir pour vous,
La grande ſoif d'aimer qui n'eſt jamais tarie,
Ô petits pieds, tréſor dont la beauté marie
La roſe triomphale & claire au lys jaloux.

Vous avez des friſſons ſubtils comme les ailes ;
Non moins immaculés que les mains & plus frêles,
À peine vous poſez ſur notre ſol impur.
Peureux, lorſque ma lèvre amoureuſe vous touche,
Je crois ſentir trembler, au ſouffle de ma bouche,
Des oiſeaux retenus captifs loin de l'azur.

Le Sonnet de la nuque

Comme un dernier remous ſur une blanche plage
Que les flots refoulés ne peuvent pas ſaiſir,
Sur la nuque que mord le ſouffle du déſir,
Un friſſon de cheveux trace ſon clair ſillage.
Friſſon d'écume d'or, ſi vivante que l'âge
Se connaît à la voir, & qui ſemble choiſir
Les cols dont la beauté modelée à loiſir
A les perfections antiques d'un moulage.

En extaſe penché, j'aurai pour horizon
L'oreille à qui l'amour porte mon oraiſon,
L'oreille, bijou fait en roſe de coquille ;
Et ma bouche oſera baiſer l'éclat vermeil
Des minces cheveux fous brodés par le ſoleil,
Dont la confuſion étincelante brille.

Le Sonnet des épaules

La courbe n'eut jamais d'inflexions plus douces,
Excepté quand elle eſt le ſein pur & charmant.
Elles laiſſent tomber leurs ondes mollement
Dans la ſucceſſion des lignes ſans ſecouſſes.
Une ombre d'or que font des duvets & des mouſſes !
À l'aiſſelle en finit l'épanouiſſement ;
Et les ſonges légers qui viennent en aimant
Sur elles vont dormir au bord des treſſes rouſſes.

Opulentes, ſans rien qui ſente la maigreur,
Elles ont, n'étant pas ſujettes à l'erreur,
L'impeccabilité de marbre des déeſſes.

Nul voiſinage exquis n'eſt pour elles gênant !
Elles n'ont pas beſoin de faire des promeſſes,
Car elles ſont un tout ſuprême & rayonnant.

Avant-dernier Sonnet

Les Grecs, pour honorer une de leurs Vénus,
Inſcrivaient Callipyge au ſocle de la pierre.
Ils aimaient, par amour de la grande matière,
La vérité des corps harmonieux & nus.
Je ne crois pas aux ſots fauſſement ingénus
À qui l'éclat du beau fait baiſſer la paupière ;
Je veux voir & nommer la forme tout entière
Qui n'a point de détails honteux ou mal venus.

C'est pourquoi je vous loue, ô blancheurs, ô merveilles,
À ces autres beautés égales & pareilles
Que l'art même, héſitant, tremble de compoſer ;
Superbes dans le cadre indigne de la chambre,
L'amoureuſe nature a, d'un divin baiſer,
Sur votre neige auſſi mis deux foſſettes d'ambre.

Dernier Sonnet

Après les yeux, après la bouche, après l'éclat
Des cheveux, pourſuivant la grâce du poëme,
Je ne rencontrais pas une beauté ſuprême
Qu'une autre, ſans pouvoir lui nuire, n'égalât.
Mais ce ſiècle eſt menteur bien plus que délicat ;
Sa pudeur a pouſſé les feintes à l'extrême.

Voici qu'il a flétri ce dernier ſujet, même
Avant qu'un ſimple trait de plume le marquât.

Donc mon œuvre ſera par moi-même meurtrie :
Au lieu du nu superbe, un pli de draperie
Dérobera la fuite adorable des flancs.
Encore il ſe peut bien qu'un vil regard indique
Ce voile, malgré ſoi moulant les contours blancs,
Comme une invention de Vénus impudique.

Épilogue

Mon eſprit, ſecouant ſes ailes de corbeau,
A voulu fuir le poids de l'ombre coutumière,
Et ſon vol a monté vers la ſplendeur première
Pour étreindre & fixer le poëme du beau.
Si je n'ai pas tenu ſûrement le flambeau,
C'eſt que j'aurai tremblé, vaincu par la lumière ;
Si tu n'as point ſurgi, déeſſe, tout entière,
C'eſt qu'au moule parfois l'œuvre laiſſe un lambeau.

Pourtant jaurais voulu te dreſſer toute nue,
Blanche création de la force inconnue,
Dans le rayonnement de ta réalité ;
Et j'aurais ſimplement montré du doigt ta forme
Dépaſſant, par le ſeul effet de la beauté,
Les efforts monſtrueux de la matière énorme.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Idole_%28Albert_M%C3%A9rat%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.